

René Puig



Quatre atouts pour un
« Maître »



Du même auteur :

Déjà paru :

Un Journaliste amoureux

Roman (décembre 1989) *épuisé*

Bribes de vies de Ville-la-Grand et d'ailleurs (Acte 1)

Édilivre (décembre 2012)

Nouvelles bribes de vies de Ville-la-Grand et d'ailleurs (Acte 2)

Édilivre (avril 2013)

Autres bribes de vies de Ville-la-Grand et d'ailleurs (Acte 3)

Édilivre (février 2014)

*« Les femmes sont faites
pour être aimées, pas pour être comprises. »*

Oscar Wilde (1856-1900)

1

Prologue

Je venais de réaliser un triptyque sur des « Bribes de vies » émanant des résidents et autres allobroges d'un village haut-savoyard. Les confidences de mes « acteurs » couvraient des ailleurs nationaux et internationaux. Parti pour commettre un opuscule, j'en avais écrit trois, un peu comme trois actes d'une pièce de théâtre. Était-ce la fin d'une épopée ? Parmi la pléthore de documents et d'idées couchées sur mon vieux calepin qui m'auraient permis de poursuivre sur ma lancée, un d'entre eux en particulier m'accapara tellement l'esprit que je ne pouvais pas faire autrement que de jeter mon dévolu sur lui. La foulitude de notes et d'informations dont j'étais le détenteur me conduisirent, à l'instar d'un alchimiste sur la voie du graal transformant le plomb en or, à abattre une à une sur la table d'un jeu atypique mes cartes maîtresses et autres atouts majeurs pour

imaginer autre chose, une autre vie, d'autres sensations et d'autres aventures. Avec délectation, je me laissai embarquer dans une nouvelle intrigue, une histoire qui tout simplement et sous ma plume, se « métamorphoserait » en roman. L'on dit qu'en arrière plan de toute œuvre réalisée par un homme, il faut chercher la femme. Cette femme inventée par mon subconscient, je l'avais trouvée dans ma documentation. Bien entendu, pas de fausse piste : ce n'était pas moi mais Sylvain Borderie qui l'avait trouvée ! Ainsi, tout comme la lune est le satellite de la Terre, Sonia Wiener était son satellite, cet aimant, cette amante fière, orgueilleuse et si adhésive...

Retour aux sources...

Ce fut un bel enterrement de vie de garçon en compagnie de copains du commando de parachutistes qui, avec lui, avaient « fait » l'Algérie. La réunion s'était déroulée à Genève, à proximité de la Gare de Cornavin, dans un restaurant de renom, *La Mère Royaume*.

Ils avaient bu jusqu'à plus soif tout en honorant à grands coups de fourchettes les victuailles qui leur avaient été servies. Ce fut tard dans la soirée que, dans leurs cerveaux embrumés par les vapeurs d'alcool, surgit l'ombre de la mort qu'ils avaient tous côtoyée lors des crapahutages et multiples combats les ayant opposés aux rebelles lors de la guerre d'Algérie. Combien de fois avaient-ils sauté dans l'urgence et sous la mitraille depuis leur hélicoptère en vol

stationnaire à deux ou trois mètres au-dessus du terrain caillouteux pour aller à la rescousse d'autres militaires piégés par l'ennemi ?

La trace d'un combat ressurgit dans l'esprit de Sylvain Borderie. Un matin, dans la brume d'un petit jour, l'unité de combat fut appelée en renfort pour dégager une patrouille du RIMA, l'infanterie de marine aux prises avec un groupe de rebelles depuis un piton. Deux blessés se comptaient déjà dans le rang des militaires assaillis et copieusement arrosés. Le commando de Sylvain, arrivé en hélicoptère fut jeté dans la bataille. Les paras sautèrent de l'appareil en position instable à deux mètres du sol. Puis, en bondissant entre les rochers, ils prirent à revers les hommes de la willaya. Ils en firent une bouchée, mais avec des morts et des blessés de part et d'autre. Cela faisait plus de vingt ans que cette guerre était finie. Pourtant, ils en conservaient un souvenir indélébile. Aussi, sous quelque forme que ce soit, pour un oui pour un non, le sujet remontait à la surface. Surtout ce soir là !

Le souvenir fut estompé par le rire des amis présents autour de lui. Loin d'être triste, le thème concerné « fêtait » un enterrement de vie de garçon : l'enterrement de l'un des leurs... celui de Sylvain en l'occurrence.

Fort heureusement, ils avaient le vin gai ! Au lieu de se montrer ombrageux, ils dissertaient allègrement sur la mort, affirmant que souvent elle était un

remède. « On est nulle part aussi bien que dans un cercueil », dit l'un.

Un autre surenchérit : « Un cercueil, n'est-ce pas un enveloppant et confortable habit pour un défunt ? De tous les habits du monde, il est le seul qui ne gêne pas ! »

Ces compagnons de noce à l'heure du taste-vin ne lésinaient pas à aborder le sujet que d'autres réfutaient à l'image des palimpestes des temps anciens auxquels ils n'osaient toucher. Quant à Borderie, entrant dans la peau du personnage, il avait interprété en final et en vers de sa composition le rôle d'un mort... atypique.

« Tous ces chrysanthèmes,
un vrai décor de music hall.

Il y a des couleurs tellement gaies
C'est l'avantage de mourir en cette époque folle,
On a des fleurs cultivées aux engrais.

Tout au long de ma caisse de bois,
En penchant ma tête, je vois,
Entre mes souliers en « v »,
Le monde vivant des endeuillés.

À l'heure de sa dernière bière,
Si l'on est raide, c'est que l'on est fier
De découvrir tout ce monde à ses pieds
En train de pleurer sur une journée gâchée.

Je fais un peu, parmi la cohue,
Le compte de ceux qui ne sont pas venus,
Mais de voir là tous ces amis qui bâillent,

Ça réchauffe presque mon cœur et mes entrailles.

Il y a même ma maîtresse.

La traîtresse, elle riait à la messe.

Elle chancelle. Le père Machin la soutient.

Le coquin, il a mis ses mains bien près des seins.

Et la famille ! Quelle tête d'enterrement.

C'est certainement à cause du testament.

Comment faire, quand on a vécu poète,

Si au terme il ne reste que les dettes ?

Au-dessus de ma caisse de bois,

En relevant les yeux, je vois

La terre que l'on jette à la pelle.

C'est ça, je crois, la vie éternelle. »

Quelques mois plus tard, à défaut de vie éternelle,
sa vie tout simplement se déroulait quiètement...
croyait-il naïvement.

2

Octobre 1985 en Suisse, à Neuchâtel

La salle de bain était spacieuse. L'eau du robinet coulait abondamment. Tout en se rinçant les mains, il voyait son visage dans la glace murale plaquée au-dessus du lavabo. Il était toujours étonné de constater que sa moustache blanchissait davantage du côté droit. Qu'importait ! Ce fait le mettait de bonne humeur. Il passa ses doigts sous le séchoir automatique.

« La table ! »

Il entendit : « À table ! »

Ça tombait bien : il avait faim.

– Voilà j'arrive, dit-il en entrant dans la cuisine américaine.

En dépit du bruyant fonctionnement de la hotte aspirante, l'odeur des tomates et poivrons rouges et verts avec ail et petits oignons cuisant à feu doux lui chatouilla agréablement les narines...

Son regard s'attarda sur de longs cheveux blonds

qui cascadaient sur des épaules bien dessinées. La femme dont il était question portait une salopette car elle « pratiquait » aussi le jardinage.

Comme elle était belle ! Un bien-être l'envahit tandis qu'il la revoyait comme la veille à la même heure, allant, venant, virevoltant, fredonnant un air à la mode en versant délicatement le vin dans leurs verres avant de s'en retourner au four pour en extraire une appétissante quiche lorraine. Il gardait en mémoire la pichenette qu'elle avait effectuée pour redresser une rose qui semblait vouloir fuir du bouquet dressé au milieu de la table.

C'était hier ! Il s'assit, rêvassant encore lorsqu'il entendit de nouveau : « À table ! »

Le temps ne suspendit pas son vol. La brutalité de son atterrissage fut à peine rassérée par le ton de Sonia : entre l'ordre et la suggestion, la demande et la prière. Il venait de comprendre : pas « À table ! », mais « La table ! »

Il la regarda : pas Sonia, la table. Elle était nue. Pas un couvert, pas de verre, pas d'eau, pas de vin, pas de fleur ni de vase pour accueillir les fleurs. Un désert sans dessert ni hors-d'œuvre d'ailleurs. Rien !

Ses yeux la fixèrent : pas la table, Sonia. Il devina qu'elle allait commencer à encombrer son existence. Bras croisés, sourire aux lèvres, regard bienveillant, voix conciliante mais déterminée, elle parla :

– Tu serais un véritable amour si, pendant que je surveille la cuisson de ma frita... elle sent bon,

n'est-ce pas ?... tu mettais les couverts.

En hochant la tête, elle figola son souhait d'un « J'aimerais beaucoup ! » appuyé d'une œillade qui provoqua en lui une brusque poussée d'adrénaline malgré l'embuscade qu'il pressentait. Foin de gaudriole ! Il était piégé ; dans une situation coercitive. Il ne désirait pas interrompre leur contrat de bonne entente, mais la valse des concessions ébauchait ses premières mesures. Après deux mois de vie commune, c'était la première fois qu'elle revendiquait une telle... abomination.

– Tu trouveras couteaux et fourchettes dans le tiroir que voici, les assiettes et les verres dans le meuble que voilà, les serviettes de table dans...

Elle s'interrompt en constatant son tassement de plus en plus flagrant au fil de son énumération. Heureusement qu'il était assis. Il se dit que c'était de bon augure : elle venait de réaliser qu'elle risquait de le traumatiser avec son partage des tâches. C'est du moins ce qu'il pensa en sélectionnant couteaux et fourchettes dans le tiroir que voici... verres et assiettes dans le meuble que voilà... découvrant même le lieu où étaient rangées les serviettes de table.

Il savait bien que, du point de vue de Sonia, il avait été mal éduqué depuis sa plus tendre enfance. Selon les coutumes de l'époque, le garçon n'avait pas à mettre les couverts, ni débarrasser la table. Jusqu'alors, il avait respecté à la lettre ces consignes qui l'arrangeaient bien. Et puis il ne prenait pas le

risque de terrasser d'émotions ses parents en jouant au « garçon de maison ». Fatima tenait parfaitement ce rôle pour dresser une magnifique table. Ainsi, à Alger, dans sa jeunesse, s'il avait eu le malheur de mettre une assiette ou une fourchette sur la table, cela aurait été la panique au logis.

Retour en Suisse. À Neuchâtel, la boucle était bouclée. Même le vase au joli bouquet de roses renouvelées trônait, comme la veille au milieu de la table, ajoutant ainsi quelques notes de couleurs vives. Sonia était ravie de son effort. Ce qu'il pensait était d'importance : *« J'espère qu'elle est apte à comprendre qu'un homme qui a vécu vingt et un ans avec deux compagnes avant de la rencontrer ne pratiquait pas ce genre d'action ! D'autant plus qu'Odile et Géraldine, natives d'Alger, avaient été élevées selon les us et coutumes de là-bas : les filles faisaient ce qui était interdit aux garçons : mettre la table, par exemple... »*

Cette vie à trois avait pris corps après qu'ils se soient sortis indemnes d'aventures trépidantes et dangereuses vécues en Algérie. Ceci remontait à 1964. Depuis deux ans, l'Algérie était indépendante et Ben Bella en était le Président.

Le journaliste avait couché ses annotations sur le papier : « Les circonstances nous avaient séparés. Nos retrouvailles, à Paris, furent si heureuses que nous ne nous étions plus quittés... jusqu'à ma rencontre avec Sonia par un beau jour d'août 1985 à Neuchâtel, en Suisse. Mais, ce n'était pas parce que Sonia était

devenue l'unique femme de ma vie que j'allais changer du jour au lendemain. Ma blonde anesthésiste savait qu'il ne serait pas facile de me manipuler. Elle avait commencé avec succès un travail en profondeur : ne venait-elle pas de remporter une première victoire ? Je devais me méfier d'elle. L'art consommé avec lequel elle alternait force de persuasion et douceur hypnotique prouverait à quiconque, qu'en plus de l'intuition, elle possédait l'intelligence. N'en déplaise aux autres... machos : moi, je faisais des efforts et je reconnaissais ses qualités. J'étais amoureux et subjugué par son jeu. Alors, forcément, je craquais. Le sachant, elle en profitait sans en avoir abusé jusqu'à présent. En revanche, mon cerveau enclenchait malicieusement un leitmotiv qui me trottait dans la tête : « *Méfiance... méfiance... méfiance...* »

Ravel et son Boléro s'accaparaient de mon esprit.

Sonia avait toujours eu le bon réflexe au bon moment. De combien de qualité, avait-elle dû déployer pour l'emporter sur Odile et Géraldine avec qui je partageais mon existence jusqu'alors ? Elle avait surtout joué de subtilité en n'interrompant jamais le fil de mes pensées lorsqu'elle devinait vers qui elles étaient axées : « *La blonde Odile aux immenses yeux verts pailletés d'or, avec un visage aux traits particulièrement fins, au corps long et mince, à la poitrine ronde haute et ferme ; Odile, paraissant moins que ses quarante ans... Et puis Géraldine, la jolie*

brune aux yeux bleus ? Chrysalide transformée en papillon. Nous nous étions perdus de vue pendant deux ans. Le matin de nos retrouvailles à Alger en août 1964, elle était accompagnée d'une amie toute aussi superbe : Odile. »

Sylvain Borderie poursuivait son libellé :

« Succulente, la frita. On la nomme indifféremment fritanga ou tchoukchouka. Elle s'apparente à la ratatouille niçoise à la différence de la substitution des aubergines et courgettes qui sont remplacées par des poivrons. Il n'y a plus qu'à rajouter un peu d'huile, du sel et laisser réduire. Sur mes conseils d'expert, Sonia l'avait améliorée de deux œufs frits pour moi seulement, compte tenu de son régime, car madame suivait un régime ! En revanche, toujours pour son régime, elle consomma pas mal de pain, recommandation d'importance aux futures mamans qui désiraient avoir un garçon !

Nous trinquâmes et dégustâmes un agréable vin du pays de Neuchâtel qui était particulièrement recommandé pour l'arrivée d'un petit play-boy.

Plus tard, tandis que nous absorbâmes force fruits, nous commentâmes les informations récentes entendues à la radio : artistiques pour elle, sportives pour moi. Elle me parla du chagrin qu'elle avait ressenti à la suite de la disparition de Simone Signoret. Je l'approuvai lorsqu'elle dit qu'elle avait fait d'une comédienne un vrai personnage. Elle me retraça la vie de cette femme qui avait si bien joué

dans *Casque d'or*. Elle déroula son sujet. Je pensais que lorsque mon tour viendrait de prendre la parole, je serais bref : juste un cocorico car en Formule 1, le français Alain Prost venait d'être sacré champion du monde au volant d'une Mc Laren-Porsche...

Nous en étions au café. Je m'aperçus soudain que Sonia me fixait intensément. Mes neurones me mirent instantanément en relation avec le leitmotiv de mon actualité privée : « *Méfiance... méfiance... méfiance...* »

Je retins mon souffle en restant imperturbable comme un joueur de poker. Mais, j'appréhendais qu'elle me suggère de débarrasser les couverts, voire de faire la vaisselle. Je me suis dit que même si le lave-vaisselle était du nec le plus ultra, ce n'était pas une raison pour me demander ça ! Comme si elle avait capté mon message télépathique, elle devina l'objet de mon désarroi : je ne devais pas être si impénétrable que je l'imaginais ! Elle sourit et me tranquillisa. Au fil de ses propos, son regard se métamorphosa lentement et puis exprima un trop plein d'amour. Sa voix, légèrement grave, devint plus rauque et finit par résonner à mon oreille :

- Tu m'as fait plaisir en mettant la table... les couverts, si tu préfères. Je sais, pour te connaître mieux que ce que tu imagines, que je ne dois pas abuser davantage de toi aujourd'hui... Mais, si tu désires abuser de moi maintenant...

Combien d'hommes rêvaient d'entendre des paroles aussi douces, et excitantes à la fois ? Je me dis

que pour la vaisselle, je l'avais échappé belle ! »

Décidément, de telles confidences incitaient à en apprendre davantage. Qui n'aurait pas découvert avec délectation la suite des révélations écrites par Sylvain Borderie ?

« Notre aventure commune avait débuté par ce que je n'appelais pas encore « une fuite en avant ». Pour la première fois en vingt et un ans de vie sans histoire avec Odile et Géraldine, j'étais parti seul en vacances en Haute-Savoie à la recherche d'une thérapie qui devait me soigner d'un mal-être dont je ne m'expliquais pas la source. À quarante-cinq ans, ce n'était pourtant pas l'andropause qui me travaillait !

L'hôtel *la Grange aux loups* se situait à proximité du Salève : un endroit idéal pour la détente. J'avais fait la connaissance d'un médecin généraliste également en vacances avec sa fille Martine. Elle avait un marrant visage agrémenté d'un ravissant petit nez en trompette. Cette jeune fille aux formes déjà rebondies pour son jeune âge que j'estimais à une douzaine d'années me faisait rire avec son incisive supérieure en moins, cause d'un accident de récré : un mur que, bêtement, elle n'avait pas vu ! Nous avons rapidement sympathisé. Si bien que quelques jours plus tard, nous nous étions rendus à Neuchâtel où Albert et Martine Sénéchal allaient retrouver, lui sa belle-sœur et elle sa marraine.

C'est ainsi que je fis la connaissance de Sonia

Wiener qui, après une année passée à Los Angeles, était de retour en Suisse.

Un jour, les conversations allant bon train, Sonia, au cours d'un repas, m'avait, sans s'en douter, révélé les raisons profondes de ma fuite en avant :

« Le jour où je serais passionnément amoureuse d'un homme, je le saurai par mon ventre qui me le criera en réclamant un enfant de lui », avait-elle dit.

Ce fut une révélation pour moi : J'avais alors réalisé que je souhaitais être père. Or, ni Odile ni Géraldine ne désiraient d'enfant. La petite phrase de la belle et jeune Sonia qui accusait une génération de moins que mes deux autres compagnes avait fait pencher la balance en sa faveur.

Je me souvenais du déclic provoqué plus tard par Martine, cette musaraigne coquine et allumeuse présageant une belle jeune fille en devenir, qui m'avait demandé si j'étais amoureux de sa marraine. Cette dernière m'avait devancé pour répondre d'autant plus facilement que ma réponse tardait à venir et je l'entendis dire d'une voix perfidement rauque :

– C'est Sonia qui est amoureuse de Sylvain.

D'où ma présence à ses côtés.

Seulement voilà : elle ne pouvait pas crier victoire pour autant parce qu'elle n'attendait pas encore d'enfant. »

